

marche avant de pouvoir nous ravitailler; et nos vivres étaient à peu près épuisés. Dans ces circonstances le pas et les figures s'allongent démesurément, et si d'un côté nous franchissions de longues distances, poussés par la crainte, l'imagination ne marchait pas moins en dessinant sur toute sa route des tableaux d'épuisement et de mort.

LA BELLE RIVIERE.

UNDI le 16, après un léger déjeuner, nous partons, décidés cette fois à rencontrer la Belle Rivière, appelée par les Montagnais Kouspegen. Le brûlé dans lequel nous avançons à grands pas se continue en avant de nous, et nous arrivons bientôt à une magnifique vallée, dans laquelle se trouvent seulement quelques arbres isolés et quelques bosquets. Cette vallée est légèrement ondulée et traversée dans sa longueur par un ruisseau. C'est le point le plus favorable à la culture que nous ayons encore rencontré dans notre exploration. Le terrain est toujours sablonneux et le bois se compose principalement d'arbres verts, mais il n'y eut qu'une voix parmi nous pour reconnaître la beauté de cette vallée. Nous ne pouvons oublier pourtant que nous sommes à la recherche d'une rivière qui doit nous conduire aux premiers établissements, et c'est avec le désappointement dans l'âme que la nuit nous surprend sans que nous l'ayons rencontrée. Depuis deux jours nous avons fait dix milles; il faut donc que nous soyons dans une fausse direction, puisque la distance entre les deux rivières n'est que de six milles. L'inquiétude s'est emparée du camp et la soirée se passe péniblement avec la perspective des dangers à venir.

Mardi, le 17, nous abandonnons le brûlé et nous nous enfonçons dans le bois en suivant la direction de l'aiguille magnétique et en faisant Nord-Ouest. Nous arrivons ainsi sur le sommet d'une haute montagne plantée d'épinettes élevées, que nous escaladons pour avoir une meilleure vue du pays environnant et découvrir s'il est possible quelque chose de cette malheureuse Belle Rivière vers laquelle nous marchons depuis si longtemps sans succès. Du haut de notre poste d'observation, nous eûmes sous nos yeux un tableau qui ne s'effacera jamais de notre mémoire. Le temps était parfaitement clair et nous donnait un horizon de huit à dix lieues tout rempli de montagnes jetées là sans ordre et ne paraissant suivre aucun ordre général. Ici et là cet océan de verdure semblait ouvrir ses hautes vagues, sans doute pour donner passage à quelque

cours d'eau. A nos pieds, et dans la direction Nord-Ouest, une large tache blanche indiquait la présence d'un lac. Mais à part ces incidents dans le tableau que nous contemplions avec une secrète terreur, nous ne voyions tout autour de nous qu'une succession non interrompue de hautes montagnes s'opposant à notre marche, rendue plus difficile encore par les nombreux obstacles d'une épaisse forêt. Ainsi nous avions à peine une journée de vivres et tout autour de nous semblaient se serrer plus nombreuses et plus grandes les difficultés qui nous séparaient de plusieurs jours des premières habitations. Nous ignorions complètement où nous nous trouvions dans le moment, et cette incertitude, plus désagréable que la réalité la moins désirable, pesait lourdement sur l'imagination de tous.

Nous nous mîmes bientôt en marche comme des hommes qui ne comptaient plus que sur leur vigueur pour sortir du bois, et qui se dépêchaient de franchir les distances les plus considérables pendant qu'ils en avaient encore la force et avant que le manque complet des vivres ne les eût exténués. Nous arrivâmes ainsi sur les bords d'un grand lac faisant route et recouvert d'une glace assez forte pour nous porter. Ce lac est un des plus beaux points de vue qu'il nous ait été donné d'admirer. D'une largeur variant d'un quart à un demi-mille, il s'étend sur une longueur de quatre à cinq milles, encaissé dans une double chaîne de montagnes boisées, dont la pente rapide vient mourir sur ses bords. Ici et là un nombre considérable de petites îles sortent de l'immense nappe d'eau comme autant de bouquets d'arbres habilement ménagés, variés de forme et de grandeur; tantôt elles se baignent dans le cristal du lac, tantôt elles s'élancent hardiment en crêtes de rochers mesurant leur hauteur dans le reflet des eaux. Ici une baie profonde, là une pointe allongée, varient les contours du rivage en formant un ensemble d'un rare pittoresque. Mais la faim qui nous regarde en face ne nous permet pas de nous arrêter, et nous tournons le dos à un des plus beaux points de vue que nous ayons rencontrés dans toute notre exploration.

Nous reprenons le bois, désespérant presque de rencontrer cette Belle Rivière que nous cherchions depuis si longtemps; nous marchons sur un plateau élevé, lorsque notre oreille crut distinguer un léger bruit interrompu de temps en temps par une légère brise. C'était comme le bourdonnement sourd d'un rapide, étouffé par l'éloignement